

assez grande distance pour n'être visibles qu'à lui seul, et ne pas se voir les uns les autres.

Perpendiculairement au-dessous de lui s'étendait une espèce de cirque irrégulier, formé par une haie naturelle de grands cactus aux pointes aiguës et de nopals épineux. Quelques rares buissons de fer mêlaient leur pâle feuillage aux nopals et aux cactus.

A l'une des extrémités de cette enceinte un mamelon élevé de quelques pieds, dont le sommet était aplati, la dominait de tous les côtés. Puis, tout autour de ce retranchement, à la construction duquel la main de l'homme était étrangère, s'étendaient des terrains calcaires, des landes sablonneuses ou une succession de petites collines, qui semblaient autant de vagues immobiles dans cet océan de sable.

Une troupe, composée de soixante cavaliers environ, avait mis pied à terre dans l'enceinte. Les flancs des chevaux fumaient comme après une marche forcée. C'était un bruit confus de cris, de hennissements de chevaux, de cliquetis d'armes de toute espèce, car ce corps de cavalerie ne paraissait pas être régulier. Des lances aux banderoles rouges et flottantes, des mousquets, des carabines, des fusils à deux coups étaient encore attachés à l'arçon des selles. Parmi les cavaliers, les uns pensaient leurs chevaux ; d'autres, couchés sur le sable, à l'ombre rare des cactus, ne songeaient qu'à se reposer avant tout de la fatigue d'une de ces journées brûlantes, pendant lesquelles le soleil ardent de la zone torride roidit les membres aussi bien que le froid de la zone glaciale.

Un peu plus loin, des mules de charge rejoignaient l'endroit choisi pour la halte, et, plus loin encore, derrière elles, des chariots pesamment chargés, au nombre de vingt, marchaient sur une file tortueuse, et arrivaient à leur tour, au pas plus lent des mules de trait.

Enfin, ce que l'œil d'aucun des cavaliers ou conducteurs de chariots ne pouvait voir, et que l'œil de l'aigle devait découvrir encore sans peine, était, dans la direction qu'avaient dû suivre les voyageurs, des cadavres d'hommes et d'animaux épars dans ces plaines arides, et qui marquaient le sanglant passage de cette expédition d'aventuriers, au milieu de combats récents et sous les rigueurs d'un ciel de feu. On a déjà reconnu sans doute la troupe des chercheurs d'or, aux ordres de don Estévan

Lorsque les mules et les chariots eurent rejoint la halte, il y eut un moment de confusion, mais qui ne dura que quelques minutes. Les chariots ne tardèrent pas à être déchargés, les mules à être dételées et les chevaux à être dessellés. Les chariots furent entrelacés les uns dans les autres avec des chaînes de fer, timon sur timon, et les bâts des mules, les selles des chevaux, formant divers tas, servirent, avec les cactus et les nopals, à combler les intervalles laissés entre les roues, de manière à improviser une forme de barricade.

Les animaux furent attachés aux chariots, on dressa des ustensiles de cuisine à côté des fascines apportées dans les voitures.

Une forge portative fut établie, et cette colonie, qui semblait surgir de terre comme par miracle, fut bientôt en pleine activité. L'enclume retentissait des coups de marteau qui façonnaient les fers des chevaux ou les cercles des roues.

Un cavalier richement vêtu, mais dont la poussière et le soleil avaient fané les vêtements, était resté seul en selle au milieu du camp, monté sur un bon cheval alezan brûlé ; ses regards se portaient avec sollicitude sur ce qui se passait autour de lui. Dans ce cavalier, il était facile de reconnaître le chef de la troupe, le duc de l'Armada.

Trois hommes, pendant ce temps, s'occupaient à fixer en terre, au haut du mamelon, les piquets d'une tente de toile ; quand elle fut dressée, on vit s'élever et flotter à son sommet une bannière rouge, sur laquelle était peint un écusson portant d'azur à six étoiles d'or, avec cette devise : *Je veillerai*. Le cavalier descendit alors de cheval, et après avoir, à ce qu'il semblait, donné un ordre à un de ses hommes, qui remonta en selle et s'éloigna du camp, il entra sous la tente d'un air pensif.

Tous ces préparatifs avaient à peine employé l'espace d'une demi-heure, tant l'habitude paraissait les avoir simplifiés.

A droite du camp, dans la direction de l'orient, mais loin derrière les ondulations des collines, s'élevait du sein des sables un large massif de gommiers et de bois de fer, seuls arbres que produisaient ces plaines arides.

Une seconde troupe de cavaliers avait fait halte à l'ombre de ce massif. Là, il n'y avait ni chariots, ni mules de charge, ni retranchement d'aucune espèce ; mais ce n'était pas le seul contraste qu'offrait cette dernière troupe avec la première. Elle paraissait plus nombreuse du double. Au teint de bronze florentin des cavaliers, les uns presque nus, les autres couverts de vêtements de cuir flottants et de panaches ondoyants de plumes d'aigle, au vermillon vif, à l'ocre jaune dont leurs figures étaient peintes, aux ornements sauvages de leurs chevaux, il était facile de reconnaître un parti d'Indiens en campagne.

Dix d'entre eux, les chefs sans doute, gravement assis en rond, autour d'un foyer qui jetait plus de fumée que de flamme, se passaient de main en main le calumet ou la longue pipe du conseil. L'armure complète de chacun de ces chefs, c'est-à-dire un bouclier de cuir terminé par une frange épaisse de plumes, semblables à celles de leurs bizarres coiffures, une longue lance, un casse-tête et un couteau, étaient déposés sur le sable auprès d'eux.

A quelque distance du foyer, assez loin pour ne pas entendre les délibérations du conseil, cinq guerriers tenaient chacun en main deux chevaux bizarrement harnachés de selles de bois recouvertes d'un cuir cru et de peaux de renard qui ornaient leurs croupières. C'étaient les dix chevaux des chefs ; les cinq guerriers semblaient en contenir l'ardeur à grand-peine. Tout en passant le calumet à celui des chefs assis à côté de lui, l'un d'eux montrait aux autres, du doigt, un point à l'horizon.